Claire de Duras

Ourika

Claude Hoarde, Ourika, 1823 - Gravure sur bois, coloriée. Paris, Bibliothèque Nationale, Département des Arts du Spectacle, Collection Rondel. Ourika, héroïne du roman de Mme de Duras, interprétée par Mademoiselle Anne Delan, Bertheline Toussaint.

Ourika
Claire de Duras
Texte établi par Jean Ehrard
Paris, Éditions Flammarion, 1996
Collection « Garnier-Flammarion », n° 1 de la section « Textes de la Révolution et du Premier Empire »
Reproduit à partir de l'édition de Ferdinand Brunetière, Paris, Calmann-Lévy, 1888

ÉPUISÉ LIBRE !
Ce texte est épuisé. Il fait partie du corpus des « Romantiques » de la collection « Textes de la Révolution », et, à ce titre, il a été numérisé par Jean-Jacques Fleurimont, Yves Le Jeune et Jean-Marc Ribette, dans le cadre du projet « Ourika » de la Bibliothèque électronique du Québec. Ce texte est offert en lecture et en téléchargement libres et gratuits à tous les utilisateurs du Web. Il peut être utilisé à des fins non commerciales, que ce soit sur un ordinateur ou sur un support numérique, à condition de ne pas en modifier le contenu et de conserver la présente mention de droits. Pour toute autre utilisation, veuillez vous adresser à Éditions Flammarion, Service des droits et permissions, 87, quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13, France. Tél : (33) 1 40 51 31 00.

Ourika
Claire de Duras
Texte établi par Jean Ehrard
Paris, Éditions Flammarion, 1996
Collection « Garnier-Flammarion », n° 1 de la section « Textes de la Révolution et du Premier Empire »
Reproduit à partir de l'édition de Ferdinand Brunetière, Paris, Calmann-Lévy, 1888
Corrigé et complété le 2 janvier 2011
Disponible à l'adresse suivante : http://www.bibliotheque.quebec.com/Romantiques/duras_ourika.rtf

PREMIÈRE PARTIE

Il y a quelques années, je me trouvais en Languedoc, et je venais, à la fête qu'on donnait au château de Sérigny, le plus de quelques ans ensuite au Sénégal, pour y faire le commerce, et qui, depuis, avait été massacré par les nègres révoltés. Quelque chose de singulier m'y était arrivé, et je ne m'en souviens jamais sans éprouver un mouvement de douleur. Je me promenais dans le parc, et je me trouvais dans un endroit où, de plusieurs côtés, des allées venaient se rendre à un rond-point. Je m'avance, je m'arrête, je regarde, je ne sais pas trop ce que je dois faire, je ne sais pas trop où je dois aller. Je me trouve dans un lieu inconnu, et, dans le moment, je crois n'avoir jamais été dans le château. Je m'adresse à un de mes gens qui me suivait, et je lui demande le nom du château, le nom du propriétaire, le nom de la province où je me trouvais. Il me regarde, il me prend pour une folle, et, sans m'ôter de mon erreur, il me conduit.

Je reconnaissais beaucoup de ces vieux seigneurs qui, dans leur château, vivaient comme des souverains, et qui, dans leur province, étaient tout ce qu'ils avaient voulu être. Ils avaient conservé quelque chose de leurs anciennes prérogatives et de leurs manières pour le seigneur, pour le maître du château, et pour le gentilhomme. Ils étaient polis, bienfaisants, hospitaliers, et, en quelque sorte, ils faisaient encore quelque chose de leur pouvoir. Ils étaient, tout à fait, ce que j'ai vu que le roi était encore à Versailles

Et comme Charles-Quint, dans le même temps, était en guerre avec la France, Charles-Quint, dans le même temps, était en guerre avec la France, Charles-Quint, dans le même temps, était en guerre avec la France,

dans ses bras et d'y chercher le repos. Le prêtre reçut l'aveu de mes fautes : il ne fut point effrayé de l'état de mon âme ; comme un vieux matelot, il connaissait toutes ces tempêtes. Il commença par me rassurer sur cette passion dont j'étais accusée :

« Votre cœur est pur, me dit-il : c'est à vous seule que vous avez fait du mal ; mais vous n'en êtes pas moins coupable. Dieu vous demandera compte de votre propre bonheur qu'il vous avait confié ; qu'en avez-vous fait ? Ce bonheur était entre vos mains, car il réside dans l'accomplissement de nos devoirs ; les avez-vous seulement connus ? Dieu est le but de l'homme : quel a été le vôtre ? Mais ne perdez pas courage ; priez Dieu, Ourika : il est là, il vous tend les bras ; il n'y a pour lui ni nègres ni blancs : tous les cœurs sont égaux devant ses yeux, et le vôtre mérite de devenir digne de lui. »

C'est ainsi que cet homme respectable encourageait la pauvre Ourika. Ces paroles simples portaient dans mon âme je ne sais quelle paix que je n'avais jamais connue ; je les méditais sans cesse, et, comme d'une mine féconde, j'en tirais toujours quelque nouvelle réflexion. Je vis qu'en effet je n'avais point connu mes devoirs : Dieu en a prescrit aux personnes isolées comme à celles qui tiennent au monde ; s'il les a privées des liens du sang, il leur a donné l'humanité tout entière pour la famille. La sœur de la charité, me disais-je, n'est point seule dans la vie, quoiqu'elle ait renoncé à tout ; elle s'est créé une famille de choix ; elle est la mère de tous les orphelins, la fille de tous les pauvres vieillards, la sœur de tous les malheureux. Des hommes du monde n'ont-ils pas souvent cherché un isolement volontaire ? Ils voulaient être seuls avec Dieu ; ils renonçaient à tous les plaisirs pour adorer, dans la solitude, la source pure de tout bien et de tout bonheur ; ils travaillaient, dans le secret de leur pensée, à rendre leur âme digne de se présenter devant le Seigneur. C'est pour vous, ô mon Dieu ! qu'il est doux d'embellir ainsi son cœur, de le parer, comme pour un jour de fête, de toutes les vertus qui vous plaisent. Hélas ! qu'avais-je fait ? Jouet insensé des mouvements involontaires de mon âme, j'avais couru après les jouissances de la vie, et j'en avais négligé le bonheur. Mais il n'est pas encore trop tard ; Dieu, en me jetant sur cette terre étrangère, voulut peut-être me prédestiner à lui ; il m'arracha à la barbarie, à l'ignorance ; par un miracle de sa bonté, il me déroba aux vices de l'esclavage, et me fit connaître sa loi : cette loi me montre tous mes devoirs ; elle m'enseigne ma route : je la suivrai, ô mon Dieu ! je ne me servirai plus de vos bienfaits pour vous offenser, je ne vous accuserai plus de mes fautes.

Ce nouveau jour sous lequel j'envisageai ma position fit rentrer le calme dans mon cœur. Je m'étonnais de la paix qui succédait à tant d'orages : on avait ouvert une issue à ce torrent qui dévastait ses rivages, et maintenant il portait ses flots apaisés dans une mer tranquille.

Je me décidai à me faire religieuse. J'en parlai à madame de B. ; elle s'en affligea, mais elle me dit :

« Je vous ai fait tant de mal en voulant vous faire du bien, que je ne me sens pas le droit de m'opposer à votre résolution. »

Charles fut plus vif dans sa résistance ; il me pria, il me conjura de rester ; je lui dis :

« Laissez-moi aller, Charles, dans le seul lieu où il me soit permit de penser sans cesse à vous... »

Ici la jeune religieuse finit brusquement son récit. Je continuai à lui donner des soins : malheureusement ils furent inutiles ; elle mourut à la fin d'octobre ; elle tomba avec les dernières feuilles de l'automne.

1823

Ourika,
roman de Claire de Duras (1777-1828),
est paru chez Ladvocat, libraire-éditeur,
à Paris, en 1823.

ISBN : 978-2-89668-800-5
© Vertiges éditeur, 2019
– 0801 –